

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 MARS 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

—Et Lucienne ? Notre Lucienne ! Et Claudine ? Et M^e Landais, qui m'a si bien défendu ? Je me rappelle la dernière fois que je les ai vus. C'était à la prison Saint-Pierre. On me conduisait à la guillotine. Rien que cela. Quand j'y pense, j'en ai une sueur dans le dos. Il était temps. Dix minutes de plus, et je ne causerais pas avec toi aujourd'hui, Marie. Qu'est devenue Claudine ? Qu'est devenue notre Lucienne ? Et Gauthier ? Enfin, tout le monde, tout le monde. Dépêche-toi. J'ai hâte de tout savoir, moi. Pense donc, est-ce que je ne suis pas mort pour vous autres depuis longtemps ?

—Claudine, tu as entendu parler d'elle au procès. Elle a failli mourir pour te sauver. Lucienne, tu l'as vue au procès et elle serait revenue avec nous si elle n'avait été obligée de retourner auprès de sa sœur toujours souffrante, car elle est retombée malade après la mort de Georges.

—Oui, je sais tout cela. Mais ce que j'ignore, c'est leur vie pendant ce siège maudit. C'est une lacune dans mon esprit, un vide qu'il faut que tu combles. Allons, parle. D'abord, bien que j'aime beaucoup Lucienne, parle-moi de Pascal et d'Henri, par rang d'affection. Commence par l'un ou par l'autre, ça m'est égal. Tiens, je vais t'aider. Commence par Henri.

Le moment était venu. Il fallait tout dire.

—Tout à l'heure, Michel, n'as-tu pas exprimé l'espoir que tes fils s'étaient engagés pendant la guerre ?

—Parbleu ! c'était leur devoir de Français.

—Eh bien, Henri s'est engagé.

—A la bonne heure !

—Mais mon pauvre ami, puisque tu souhaitais, toi-même, que ton fils courût les dangers de la guerre, il faudrait te résigner si Henri, si Henri avait...

—Il a été blessé ? Ah ! mon Dieu. Infirmes peut-être ? On a été obligé de lui couper un bras ? Une jambe ? Les deux bras ? Les deux jambes ?

Marie se taisait.

—Tu ne dis rien ? Ce n'est pas cela ? Je n'ose plus. Marie, ma chère femme, réponds-moi. Henri ?

—Il est mort !

—Ah !

Le pauvre père dit ce mot simplement, mais un sanglot lui monta à la gorge. Ils firent quelques pas.

—Et Pascal ? interrogea Doriat, d'une voix sourde.

—Pascal s'est engagé également. Tu n'en doutes pas ? Je ne pouvais penser à les retenir, pendant qu'on se battait pour défendre le pays. Et je l'aurais voulu, du reste, que Pascal n'aurait pas

tenu compte de ma volonté. Il est parti le même jour qu'Henri.

—Il est prisonnier, peut-être ?

—Non.

—Qu'est-il devenu ?

—Il te faut du courage, mon pauvre ami, beaucoup de courage. La guerre, c'est une chose abominable, vois-tu, et ceux qui nous gouvernent ne devraient jamais la déclarer que pour défendre l'honneur du pays ou répondre à une attaque injuste. Du courage, mon pauvre Michel, il te faut beaucoup de courage.

Doriat regardait sa femme avec des yeux terrifiés.

—Que dis-tu ? que dis-tu ? Pascal ? Pascal ? Lui aussi ?

—Comme Henri !

—Mort !

Il s'affaissa au bord du chemin qu'ils suivaient, le long d'un fossé. Il prit sa tête entre ses mains et longtemps, longtemps, il rêva. Marie n'osa distraire sa tristesse. Rien à cette heure-là ne pou-

Il voulut passer devant sa maison et resta là de longues minutes à contempler les ruines. Puis ce fut le tour de la maison de ses fils. Marie lui racontait chemin faisant, et quel chemin, un calvaire ! comment Pascal et Henri étaient morts. Doriat pleurait à chaudes larmes. Cela le soulageait.

XI

Ce fut vers la fin de juin, à peu près un an après le meurtre de Bourreille, que Montmayeur fut exécuté.

L'exécution eut lieu là même où Doriat avait failli payer de sa vie un crime qu'il n'avait pas commis. Il n'eut pas de faiblesse.

Ce fut la pensée de Lucienne qu'il garda la dernière. Ce fut à Lucienne qu'il garda la dernière.

Ce fut à Lucienne qu'il pensa lorsque le couteau descendit. Les gendarmes racontèrent par la suite qu'ils avaient entendu le condamné prononcer un nom distinctement, alors que les mains et les pieds liés, il n'attendait plus que le châtement suprême.

Ce nom était celui de Lucienne !

Et à l'heure même où il expirait, Lucienne, à Garches, à genoux, priait pour le misérable.

Gauthier n'avait pas tenu parole. Il avait dit à Montmayeur :

« Le jour où tu monteras à l'échafaud, je serai là pour applaudir à tes angoisses. »

Il était assez vengé. Il fut clément.

XII

Gauthier, dans le courant de l'année qui suivit la guerre, épousa Lucienne.

Il ne voulut pas faire reconstruire les Bernadettes.

Il acheta une propriété dans le Bas-Berri et s'y installa avec sa femme.

Mais il ne voulut pas séparer sa vie de celle de Doriat, pas plus qu'il ne voulut séparer Lucienne et Claudine.

Claudine vint vivre auprès de sa sœur.

Fidèle au souvenir de Georges, elle gardait son deuil.

Quant à Doriat et à Marie, ils furent chargés des soins qu'exigeait un immense jardin fleuri qui entourait la maison.

Et l'ami Courlande ?

Son rêve était accompli. Gauthier avait des bois giboyeux et une jolie rivière traversait sa propriété.

Courlande fut chargé de la garde de la chasse, avec droit de chasse et de pêche.

C'est là qu'il vit encore, aux environs de la Châtre, là que vivent encore tous nos personnages, heureux autant

qu'on peut l'être lorsque la vie laisse d'aussi cruels souvenirs.

FIN

VENUS POUR S'AMUSER

M. et Mme Duflost sont installés aux premières de face.

Madame.—Pour une pauvre fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, monsieur Duflost, que vous ayez si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables ; mais il paraît que vous vous êtes dit : C'est assez bon pour elle !

Monsieur, étonné.—Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face ; chaque fauteuil me revient à une piastre, et je cherche vainement où



Il resta de longues minutes à contempler les ruines.— Voir page 77, col. 2.

vait soulager le pauvre homme. Il n'était pas de consolation humaine possible !

Elle était restée debout auprès de lui et pleurait silencieusement. Elle l'entendit qui murmurait :

—Ce n'est pas juste ! Non, ce n'est pas juste ! J'ai été un honnête homme toute ma vie et je n'ai jamais rien fait pour mériter tant de malheurs !

Quand Doriat se releva, il avait vieilli. Tout ce qu'il avait supporté depuis près d'un an, l'accusation, la honte, l'infamie de la condamnation, la solitude en attendant l'échafaud, la terrible nuit qui avait failli être la dernière de sa vie, l'isolement dans sa cellule, tout cela était oublié, tout cela n'était rien à côté de l'effroyable catastrophe qu'il trouvait à son retour.

Oui, il se releva vieilli, le dos courbé, le front ridé, ayant perdu à jamais la gaieté de son regard.

Ils reprirent leur route vers Garches.